

LE ROMAN DE GUERNICA – Paul Haim - 1999

Résumé :

Guernica, 26 avril 1937 : le premier bombardement et le plus meurtrier jamais perpétré contre une population civile.

Guernica : le chef-d'œuvre de Picasso, peint dans la rage et l'urgence, durant les semaines qui suivirent le massacre du village basque.

De cette tragédie immortalisée par l'artiste le plus célèbre de notre temps, Paul Haim a puisé la matière de son roman.

Dans ce récit poignant et singulièrement intemporel, en homme d'art et de culture, spécialiste de Picasso, il évoque l'une des pages les plus terribles de l'histoire de l'Espagne et redonne vie aux personnages du tableau. Parmi eux, Eugenia, une jeune femme qui vit au jour le jour l'océan de douleur et de mort qui ravage sa ville natale, trouve refuge en France.

Au moment où elle croit avoir surmonté son désespoir, elle découvre une reproduction de Guernica.

Sa souffrance lui apparaît alors représentée. Elle sait désormais qu'elle n'échappera plus au souvenir obsédant de ce drame individuel et collectif.

Les personnages :

Eugenia Echevaria, dite Genia,

Elle est la narratrice névrosée, paralysée dans sa cellule, paralysée comme sa mère mais aussi suite au traumatisme de la destruction de Guernica. Elle est entrée au couvent de Santa Clara le jour de ses 30 ans, le 20 mai 1940. Elle raconte son histoire cinq ans après ; soit 8 ans après les événements. Elle vit dans le remords de ne pas avoir accepté de fuir quand il en était encore temps. *Coupable à perpétuité* car elle a perdu tous les êtres chers et a survécu. « *Elle avait entravé l'ordre des choses. Alors, son avenir...* » (P. 167)

Dans sa manière de conter, elle fait de constants allers-retours entre sa situation présente (au couvent) et le passé qu'elle revit depuis la veille du bombardement, jusqu'au moment où elle se raconte.

Chronologiquement : elle est le personnage principal ; mère célibataire de Ortzi qui, à la veille du drame de Guernica est lui-même à la veille de ses 8 ans. Elle est infirmière de fortune et ouvrière dans une fabrique d'espadrilles. Elle est mélancolique, dévouée, aimante. Elle fait la toilette des morts à l'hôpital, au couvent des Carmélites. Elle prodigue également les soins à sa mère en alternance avec sa sœur. Elle ressent des sentiments contradictoires, des bouffées de désespoir accompagnées d'une foi irraisonnée. Ainsi, lorsqu'elle apprend l'annonce du retour de Txomin, Eugenia ressent « *une chape de lassitude* »... « *Trop tard* » se dit-elle « *Et je sens bien que c'est une partie de moi-même que je perds en permettant à cette voix intérieure de murmurer ces deux mots.* » Pourtant, elle se dit aussi que s'il rentre à l'instant même, Guernica sera sauvée. (P. 74-75). Mais Guernica est détruite et c'est la fuite vers Biarritz où elle rencontre deux hommes qui auraient pu, tous deux, représenter l'espoir d'un avenir meilleur. Malheureusement, l'un d'eux lui montrera l'œuvre de Picasso, qui la fera revivre son plus grand malheur et plonger dans ses délires.

Txomin, l'amoureux de Eugenia, père de Ortzi. Il annonce son retour imminent la veille du bombardement, alors qu'il est parti 8 ans plus tôt, lorsque, n'ayant pas obtenu la main de Eugenia, celle-ci a refusé de s'enfuir avec lui. Après avoir bourlingué, il s'est établi et, le père de Genia décédé, plus rien ne peut s'opposer à leur mariage.

Aïnara la fidèle nourrice de Ortzi, qui a été l'épouse d'un marocain

La **maman** de Genia : invalide, impotente, incontinente et à demi aveugle

Karme, la grande sœur de Eugenia, aussi blonde qu'elle est brune (grand-mère Allemande) – tout aussi dévouée et travailleuse que sa sœur. Elle a éprouvé l'amour envers un fils de bonne famille. Amour contrarié lui aussi ; rendu impossible par le père de son amoureux. Et elle s'est ensevelie au fond de sa peine, se jurant de ne jamais partager la vie d'un homme (P. 87)

Antonio, le boulanger, amoureux de Genia

Iñaki, le frère de Txomin, qui a fait le séminaire durant 5 ans

Don Isidro, le père de Genia, butor alcoolique, prétentieux (P. 41) et violent (P. 84) qui a rejeté la demande de Txomin (P. 99) et causé le malheur de sa fille

Carmen, cousine et infirmière

Le **capitaine Juan Cortés**, médecin chef de l'hôpital. Dur au labeur, dragueur mais bon médecin

Père Eusebio Arronategui, curé de l'église San Juan, et qui fustige les franquistes (P. 32) et prône l'indépendance du pays Basque.

En général les prêtres soutenaient les militaires contre « les rouges », mais au Pays Basque, les prêtres et les catholiques en général soutenaient la République qui leur avait promis l'autonomie politique.

Dr Arrostegui, qui propose de fuir au sortir de la messe, mais qui se heurte à l'incrédulité d'Eugenia et à l'impossibilité qu'elle éprouve de fuir avec sa maman malade.

Le **Lieutenant Ramon Gandaria**, apprécié, organise le transport des blessés. Il est inquiet. Amoureux d'Eugenia, il lui apporte une présence rassurante.

Gorka Izaguirre, sculpteur basque, rencontré à Biarritz. C'est un ami, cela deviendra un amant. Il aurait pu représenter le salut d'Eugenia, mais c'est lui qui lui montre le tableau qui la replonge dans son délire.

Rafael, l'ex amoureux de Karme, à qui on a refusé l'union. « L'aveugle égoïsme de deux tyrans a démantelé quatre vies. Les désordres du destin nous ont rejetés, Rafael et moi, telles des épaves, survivants vaincus, puis nous ont réunis dans les remous d'une étrange fatalité. » (P. 186). Il avoue son amour à Eugenia – leurs deux destins pourraient se

reconstruire – mais, entre son refus et les problèmes de travail (l'appui apporté par la France à Franco lui rend impossible de trouver du travail mais aussi de rentrer chez lui), il se suicide.

GUERNICA : LES EVENEMENTS HISTORIQUES

26 avril 1937 : bombardement

30 avril 1937 : la ville est envahie par les nationalistes accompagnés de miliciens italiens et des marocains

Le 26 avril 1937, le front est à 30 km. Les nationalistes affrontent les gudarís (soldat en Basque). Les réfugiés ont envahi la ville car ils veulent rejoindre Bilbao.

La nourriture, lorsqu'elle ne vient pas à manquer, est hors de prix. La ville abrite de nombreux refuges, des centaines de soldats et de réfugiés.

Hitler et Mussolini aident Franco tandis que la France et l'Angleterre refusent d'intervenir (pacte de non intervention proposé par Léon Blum). Lire à ce sujet : « *Un été impardonnable – 1936 : la guerre d'Espagne et le scandale de la non intervention* » de Gilbert Grellet – livre de 2016

L'hôpital est agité, en total désordre tout comme le matériel qui provenait de nombreux pays d'Europe, malgré le pacte de non intervention. Les narcotiques manquent et il faut classer les priorités ; il faut trier les malades (à ce sujet, je vous suggère le livre « *Le Triage* » de Scott Anderson – 31 mars 1999, qui est une passionnante méditation sur la guerre et la culpabilité des survivants). La cruauté de cette action est relatée dans le livre : un O = inutile d'opérer – une marque rouge = urgent – jaune = non urgent.

« Les Marocains » : rumeurs sur les horreurs commises – haine des Espagnols envers eux... Franco remontait du Maroc.

Dans le livre, c'est la crainte de Aïnara car elle a été l'épouse d'un marocain durant 20 ans. Ahmed, feu son époux, soldat de Lyautey, a été gazé par les Allemands, qui le faisaient pour la première fois, à Ypres, l'usage de gaz de combat.

Combien d'habitants, conscients du danger imminent, sont-ils restés car ils ne pouvaient faire autrement ? Par fatalisme, par résignation, parce qu'ils n'avaient pas les moyens matériels de fuir ? Pour aller où ?

D'autres villes ont été bombardées avant Guernica. La veille du bombardement de Guernica a eu lieu celui de Arbacegui par les pilotes de Heinkel 51. Arbacegui est, dans l'histoire, la ville d'origine de Eugenia.

Mendata, le village natal de Inaki dans l'histoire.

En fait : 500 bombardements ont eu lieu au Pays Basque, dont le plus connu est bien sûr Gernika. On estime qu'il y a eu entre 150 et 300 morts et, à Durango, entre 246 et 336 morts.

Franco a déclaré que ceux qui n'avaient pas de sang sur les mains pouvaient se présenter en mairie et qu'on leur offrirait du travail (dans le livre, à la p. 160). La réalité a été toute autre : il y eu des arrestations, des exécutions sommaires à l'issue des « paseos » (promenades).

130 000 personnes dont 32 000 enfants ont dû s'exiler, rien qu'en 1937. Le livre parle de la fuite sur les bateaux vers des refuges incertains. En mai 1939, 6 555 personnes d'origine Basque étaient recensées dans les camps de Gurs et d'Argelès-sur-Mer. En Août 1940, ont débuté les déportations vers les camps en Allemagne.

Exposition Universelle de 1937 : du 25 mai au 25 novembre 1937

Les Français sont inconscients, voire indifférents au sort réservé aux Espagnols. Le culte de la paix éteint toute autre considération.

30/09/1938 : accords de Munich (P. 225 dans le livre)

Montée du nazisme – lois antisémites... puis la seconde guerre mondiale.

GUERNICA – LA VILLE

Au bout de la ria, la mer est à 15 km – il y a environ 6 000 habitants.

L'héroïne habite Goyencalle, à mi-côte – sous les toits, une maison avec une galeria (balcon clos fait de montants de bois et de vitres, qui surplombe la façade de la maison) typiquement Basque.

Le chêne de Guernica (P. 198) :

Sybole du Pays Basque et emblème officiel de Biscaya. Les Seigneurs de Biscaye, les rois de Castille et d'Espagne, puis les Présidents de la Communauté Autonome du Pays Basque y ont prêté serment lors de leur prise de fonction, de respecter les libertés traditionnelles des Biscayens).

GUERNICA : LA NARRATION

Je l'ai dit plus haut, il y a de constants allers-retours entre la situation au moment où Eugenia raconte (au couvent) et le passé qu'elle revit depuis la veille du bombardement.

On est à Guernica la veille ou le jour J, puis au couvent des Clarisses où Eugenia est arrivée 3 ans après les événements et où elle séjourne depuis 5 ans lorsqu'elle commence sa narration.

Sa cellule est la tanière où elle trouve refuge pour souffrir au gré de ses souvenirs (P. 25)

Rêveries, évocations – quelques descriptions de prières mais pas un réel engagement religieux - des moments qui rythment la vie monacale dont on saura peu de choses puisque l'essentiel est dans les souvenirs, les délires et les fantômes qui la hantent.

Réminiscences : la corrida et le taureau au regard presque humain (cf le taureau du tableau – p. 29)

Les retours sont minutieux sur le dimanche, veille du bombardement mais aussi sur la hantise des heures et des jours qui l'ont précédé. Les questionnements sont nombreux, torturants : qu'est-ce qu'on a vraiment pensé, perçu, dit, senti ? Qu'est-ce qu'on pense avoir fait, senti ou dit parce que les événements sont venus jeter une lumière ou au contraire un lourd rideau sur les souvenirs, sur l'insouciance qu'avec le temps on prend pour le bonheur ? Qu'aurait-on du faire et qui apparaît comme une évidence à la lumière des événements ?

« Dieu sait si je ressasse, dans le silence et la pénombre de ma cellule, ces heures qui ont précédé le drame... »

Soudain, « nous y sommes ». Toutes les cloches de la ville carillonnent, leur écho se répand sans couvrir le bruit des avions. En un rien de temps, Txomin à peine revenu court à l'école avec Eugenia pour chercher Ortzi – Karmele reste avec la maman, inconsciente du danger « *est-ce un mariage* » demande-t-elle en entendant les cloches sonner ?

P. 141 à 160 : tout est terminé. Dans ces pages figurent toutes les représentations du tableau de Picasso.

D'un point de vue de l'écriture :

Concordance des temps : Eugenia parle au présent – je lave, je repasse... tandis qu'elle raconte que le Dr Arrostequi s'interrogeait...

Souvent, des sauts inattendus en avant ou en arrière dans l'espace et dans le temps, ce qui rend parfois la lecture déroutante. (Ex. P. 183)

Cette confusion est-elle voulue pour illustrer celle de l'esprit d'Eugenia ?

Vocabulaire :

Perrechicos : champignons

Txistus – txalapartas : instruments à percussion en bois du Pays Basque

GUERNICA – LE TABLEAU

C'est une commande des Républicains à Picasso, qui ne trouve pas l'inspiration. Pourtant, la date limite pour la livraison est l'exposition universelle de 1937 (inaugurée le 25/05/1937, cela devient urgent).

Picasso n'est pas en Espagne. Il apprend le bombardement de Guernica : ce sera ça son tableau. Est-ce, comme on peut le penser : un électrochoc ou l'exploitation de l'événement ?

La première mention du tableau, dans le livre de Paul HAIM, est à la page 129

« Dès que Sor Teresa et Sor Tomasa auront quitté ma cellule, je sortirai du tiroir de ma table de nuit la reproduction de ce tableau devenue une photo de famille, la photo de ma famille. »

À chaque fois qu'Eugenia cède à la tentation de regarder sa reproduction, ses délires renaissent.

« Pourquoi, Gorka, m'avoir un jour parlé d'un chef-d'œuvre qu'un génie – ce sont tes mots – avait gratifié du nom de ma ville ? »

P. 203 : le taureau et l'ensemble de la situation – Eugenia est dans le tableau. Le taureau était là pendant le bombardement.

Guernica est une œuvre incomprise en 1937. Dans le livre, Gorka dit *« ils ne comprennent pas. C'est un cri d'angoisse et d'horreur que lance Picasso devant la destruction de son pays par Franco et les fascistes »* (P. 213)

Picasso, n'ayant pas fait la guerre, n'a pas croisé des blessés... cela lui était un malaise (P. 226 à 228).

Lorsque Eugenia voit le tableau pour la première fois, elle ne voit rien (P. 235/237) puis, le tableau la rejette dans sa détresse... et commence un délire sur Picasso et son regard (P. 240 et suivantes)

Alors, et nous, qu'en pensons-nous ? Electrochoc ou exploitation ?